

# Le couple de l'année

par BRUNO FRAPPAT

Il avait un visage de vieil oiseau de nuit, insensible. De sa bouche méticuleuse sortaient, dans un français impeccable, érudit, des propos dont on vit peu à peu s'affirmer le caractère odieux. Ce soir-là, chez Bernard Pivot, on n'aura à aucun moment envie de rire.

On savait que Maurice Bardèche, beau-frère de l'écrivain Robert Brasillach, fusillé à la Libération, n'était pas connu pour être un homme furieusement de gauche. Mais on pensait aussi que ce lettré, auteur de tant de biographies littéraires et connaissant aussi le cinéma, homme d'étude donc, chercheur, penseur si l'on veut, avait sûrement en plus de quarante ans de travaux et de réflexions eu l'occasion de se rendre compte qu'il s'était passé en Europe, entre 1933 et 1945, l'une des plus grandes monstruosités de l'histoire humaine, pour le moins regrettable.

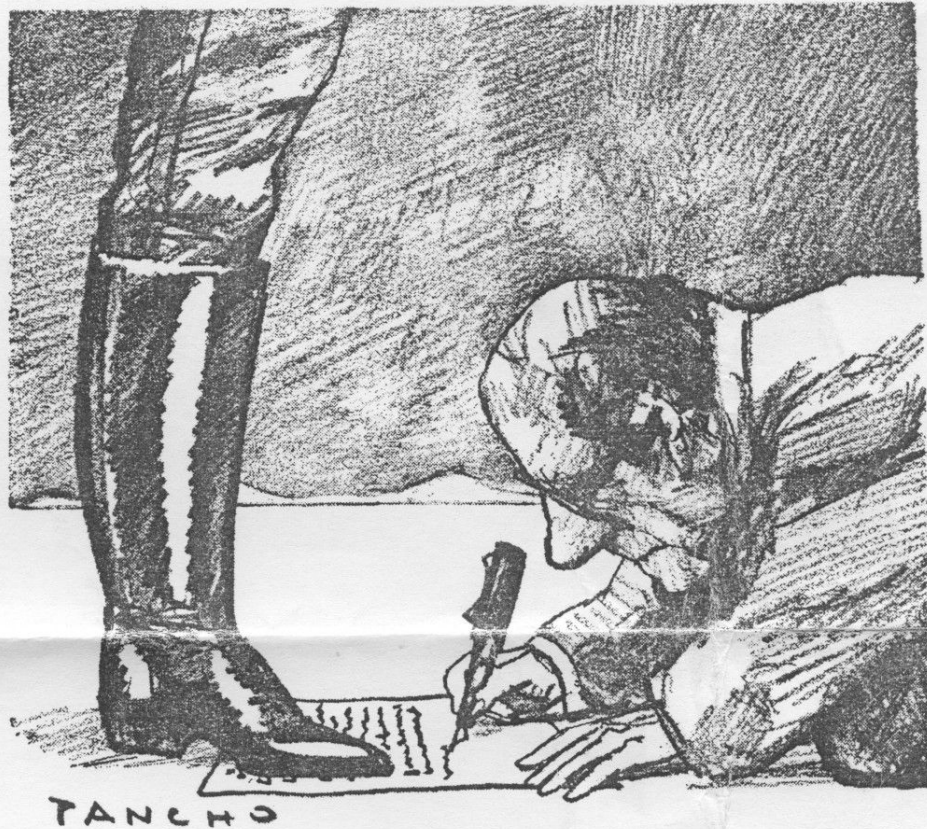
Pas du tout. Notre homme, convié à pérorer devant nous rassemblés par centaines de milliers à l'heure où l'on quitte les livres pour entendre et voir ceux qui les font, notre lettré donc, assena calmement, sans passion apparente, mais avec cette froide conviction qui vous glace le sang, qu'on nous mentait un peu depuis des dizaines d'années. Que notre génération, comme les autres, avait « *sécrété son histoire, une histoire qui est imaginaire* ». Et que cet imaginaire, en résumé, c'était l'holocauste.

On avait eu vent de son projet quand, évoquant la figure de Simone Weil – qu'il s'annexerait, peut-être ? – il eut pour prévenir la confusion de l'homonymie cette phrase atroce et, disons-le, puante : « *Je veux dire Simone Weil, je ne veux pas dire la grosse dame qui préside.* »

Il y avait dans cette « *grosse-dame-qui-préside* » de nauséabonds sous-entendus que la suite ne tarderait pas à confirmer en les amplifiant et en les explicitant. Il se posa en brimé, victime de la censure : « *Sur cette époque, nous ne pouvons pas historiquement aller au fond des choses. Des lois nous empêchent de poser un certain nombre de questions.* » Parmi lesquelles celle-ci, si l'on a bien compris : pourquoi privilégier, dans le souvenir, voire les remords, les victimes juives et ne rien dire des victimes allemandes de la guerre ? Et pourquoi négliger le contexte, ce fameux contexte qui, c'est connu, expliquant tout, atténue l'horreur et marque le début de la justification ? Ce contexte qualifié par Bar-

dèche d' « *essentiel* » et qu'il résuma ainsi : « *A l'époque, nous étions convaincus que les juifs étaient transportés dans une espèce d'aire de peuplement juif, en Ukraine.* »

C'était donc cela ? Est-ce bête ! Puisque, en effet, il ne s'agissait que de – comment dire ? transportation ? – de regroupement, aurait-il fallu que l'Occident chrétien soit troublé dans sa digestion, ses études littéraires, sa production cinématographique parce qu'on créait des réserves, à l'Est, des parcs à juifs ? La belle excuse rétrospective que cet aveu de Bardèche : aujourd'hui encore, la déportation (au sens géographique) n'avait pas à être forcément dénoncée dans le contexte. Finalement, une solution ? L'heure n'était pas à rire



mais on frémit étrangement quand le docte conférencier de ce vendredi soir eut cette comparaison choisie à propos de l'histoire de ce temps : « *Des wagons de l'imaginaire qu'on met bout à bout, il ne ressort aucun sens parce que rien plus rien, c'est rien.* » Des wagons : c'était trouvé, comme image ! Terminus Auschwitz ?

On voyait, au premier plan, blêmir le visage juvénile de Bernard-Henri Lévy. On blâmait avec lui. On le soutenait dans ses répliques évidentes, ses frémissements d'indignation, ses regards foudroyants. L'autre, assis sur son tas de livres et de certitudes, ne se démontait pas, n'entendait pas, ne comprenait pas. Il ne voyait pas flotter autour de nous des millions de fantômes muets. C'était un vieux monsieur qu'on ne convaincrait plus. Il s'en moquait. Il avait déposé son paquet de mots piégés.

C'était une émission sur le rôle des intellectuels. Quand la nuit fut passée là-dessus, on se leva du pied gauche et l'on tendit l'oreille aux nouvelles du présent. Le pape était à Santiago. La messe avait dégénéré. Avant qu'elle soit dite, il y aurait des centaines de blessés. Jean-Paul II, au milieu d'un nuage d'encens et de gaz lacrymogènes, répéterait que l'amour serait toujours vainqueur... C'était tragique et grotesque. Ce voyage, finalement, ne déstabiliserait peut-être pas Pinochet autant qu'on l'aurait cru.

Justement, Pinochet. Un dictateur, assurément, Jean-Paul II l'avait dit (pas au Chili, avant). Pas si sûr : il faut là-dessus réviser nos jugements. Et chausser, pour ce faire, les lunettes d'un grand intellectuel contemporain, Jean-Edern Hallier. L'écrivain que le monde, selon lui, nous envie, est retourné à Santiago. Il a confié ses impressions au *Figaro Magazine* (« *Je prends les tribunes qu'on m'offre.* »). Qu'a-t-il vu là-bas ? Les gens « *circulaient gaiement dans la rue* » ; « *des policiers, il y en avait dix fois moins que sur la place de la Concorde* ». « *A Santiago, dit-il encore, je fus exaspéré de ne pas rencontrer d'oppression visible.* » Pinochet ? « *Un repoussoir bien commode pour la bonne conscience de l'Occident (...). Ce n'est plus qu'un vieil épouvantail à moineaux, un mythe périmé de la dictature.* »

La conclusion d'Hallier vaut son pesant d'argent chilien et de coups de matraque. Prêtons donc cette tribune-ci à cet écrivain qu'il nous arriva naguère de prendre au sérieux, bien qu'au second

degré : « *Vive Pinochet ! Je n'irais pas jusque-là. Toujours est-il que l'histoire contemporaine a ses tyrans préhistoriques, ses grands dinosaures. Au jour venu, celui où l'on s'apercevra que l'Etat moderne, toujours plus puissant technologiquement, surveille la vie privée des citoyens dans ses moindres recoins, on les regrettera un peu...* »

Esprits du gauchisme mondain êtes-vous là, rôdant près de la table où élucubre Hallier ? Reconnaissez-vous dans ce pinochetien déjà nostalgique l'éveilleur de jeunesse auto-proclamé des années d'exigence, cet homme qui voulait soulever les esprits et qui, écrivant ceci après tout ce qu'il commit et proféra, ne fait plus que soulever le cœur ? Il a poussé le jeu intellectuel aux limites, au point où il méritait bien qu'on l'associe à Maurice Bardèche. L'un révisé l'histoire et l'autre ses délires.